

autres gaz qui composent les émanations nuisibles. L'érable, les pins et les sapins indigènes, par leurs émanations balsamiques, augmenteraient encore cette condition de salubrité, et leur belle verdure égayerait le village et procurerait un ombrage dont les pauvres petits enfants, venus de loin, profiteraient avec plaisir. La seconde condition, c'est, comme nous l'avons déjà dit, que le terrain soit assez vaste pour que l'école puisse avoir une petite cour de récréation et un petit jardin, utile non seulement pour le maître qui en fera son profit, mais encore pour l'élève qui pourra y recevoir de petites leçons d'horticulture, et, qui sait? apprendre peut-être un peu de botanique sans trop s'en apercevoir.

Il est, d'ailleurs, essentiel dans un gros village que la maison d'école soit un peu retirée du chemin public. Il n'y a rien de plus triste qu'une école exposée à toute l'ardeur du soleil, sans arbres pour la protéger, ouverte, comme on dit, aux quatre vents, recevant toute la poussière du chemin, et constamment troublée par les mille bruits qui proviennent de la voie ou de la place publique. Le voisinage d'un cabaret, si une chose aussi détestable existe dans la localité, doit être aussi soigneusement évité. Nous ne voulons point parler d'un hôtel ou d'une auberge tenue avec décence, et sans que l'on y vend de liqueurs enivrantes aux jeunes gens du village. Nous devons ajouter, cependant, que le voisinage d'aucune espèce d'auberge ou de maison publique ne nous paraît nullement à désirer. Il faut encore éviter les terrains bas et humides, qui recevraient les eaux des terrains plus élevés, et, par-dessus tout, le voisinage des marais et des étangs d'eau stagnante; leurs émanations corrompent l'atmosphère, et les enfants ne sont que trop portés à y jouer, à y naviguer ou à barboter sur des bouts de planches, ou à s'y enfoncer jusqu'à mi-jambe, au grand détriment de leur toilette, de leur propreté, de leur santé, et de ces habitudes d'ordre, de décence et de respect de soi-même que l'on doit s'efforcer de leur inculquer.

Si l'on ne peut se procurer tous les avantages, ni éviter tous les inconvénients que nous venons de signaler, dans le voisinage immédiat de l'église, il vaudra mieux bâtir ailleurs, et même, s'il le faut, à l'une ou à l'autre extrémité du village, et braver pour cela toute l'opposition que ne manqueront point de soulever ceux qui voudraient absolument voir l'école littéralement à leur porte, et qui seront disposés à mesurer ponce par ponce l'avantage qu'une partie des familles aura sur l'autre.

La maison d'école devra être, s'il est possible, bâtie en pierre ou en brique, et le toit sinon couvert en fer étamé, du moins blanchi à la chaux, ou recouvert de quelque peinture ou préparation propre à le rendre peu combustible. On gagnera à ces précautions de toutes manières. On évitera les incendies, qui seraient encore plus fâcheux si l'école contenait une petite bibliothèque de paroisse ou d'arrondissement, ce qui sera bientôt le cas, nous l'espérons; on gagnera sur la prime de l'assurance réduite d'autant; enfin, on gagnera surtout à ne pas être obligé de dépenser beaucoup en réparations, et souvent à ne pas être obligé de reconstruire après quelques années d'essai.

Nous parlons seulement d'une école élémentaire, car une école modèle ou primaire supérieure, une académie, un col-

ège industriel, devraient toujours être construits de matériaux incombustibles, et il est probable que s'il est jamais accordé une subvention pour aider à ces constructions, il en sera fait une condition *sine quâ non*.

La porte de l'école sera autant que possible, tournée vers le sud, et la fenêtre principale, au fond, s'ouvrira vers le nord, l'édifice présentant ses deux côtés au nord-est et au nord-ouest; les ouvertures du premier de ces côtés, surtout dans le district de Québec, devront être, s'il se peut moins nombreuses que celles de l'autre.

La porte, exposée au nord ou au nord-est, rendrait la classe difficile à protéger contre le vent, le froid et la pluie, et la fenêtre principale, s'il y en a une plus large que les autres, dans le cas où elle se trouverait s'ouvrir à l'est ou à l'ouest, exposerait trop les enfants aux rayons ardents du soleil et à une lumière trop vive.

(A continuer.)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

ARCTIC EXPLORATIONS.—par Elisha Kent Kane, M.D., publié par Childs & Peterson, Philadelphie, 3 vols. So. 1857.

Le premier volume de cet ouvrage contient le récit du voyage de recherches et découvertes fait en 1850-51, et est dédié par l'auteur à M. Henry Grinnell, de New-York. C'est à ce généreux citoyen qu'appartenaient les deux vaisseaux à l'aide desquels se fit l'expédition. En tête du volume est un abrégé de la vie de Sir John Franklin, tiré d'*Allibone's Dictionary of Literature and Authors*, et la nomenclature des tentatives faites depuis 1500 jusqu'à nos jours pour découvrir un passage depuis l'Atlantique au Pacifique, à travers les mers polaires.

Suivent le tableau que nous avons sous les yeux, les Portugais auraient, les premiers, essayé de s'y frayer une voie. Les Anglais viennent ensuite, et ont été à peu près les seuls dont les navires se soient vus depuis dans ces parages désolés.

L'Océan Arctique, comme chacun le sait, a pour limites les côtes nord de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, et occupe une étendue de près de quatre millions et demi de milles carrés. Les eaux qui s'y déversent sont considérables. Il entoure le pôle d'une zone de glace de trois mille lieues marines de tour. C'est une mer mystérieuse qui défie toute recherche et qui, depuis des siècles, fait le désespoir des navigateurs.

Le voyage que M. Kane nous raconte avait un double but; essayer, d'abord, et par tous les moyens possibles, de découvrir où étaient Sir John Franklin et les équipages de ses deux navires; puis, et secondairement, de faire, dans l'intérêt de la science, les observations que l'on pourrait, pourvu qu'elles ne nuisissent en rien à l'objet pour lequel l'expédition était entreprise.

C'est en 1814 que Sir John Franklin entreprit son dernier voyage; au commencement de l'année suivante, les apprêts en étant faits, il partit avec ses deux vaisseaux, *Frederic* et le *Terron*, montés par un équipage d'élite. Un baleinier les rencontra le 23 juillet 1813, au nord de la baie de Baffin. Ils étaient mouillés près d'une île de glace. Depuis lors, on n'en a plus entendu parler.

Tout ce que l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique avaient d'amis des sciences et de l'humanité (et ils sont nombreux) s'intéressa bientôt vivement au sort des infortunés marins. Non contente de réveiller les sympathies de ses compatriotes en faveur de Sir John Franklin, sa noble épouse fit en sa faveur un appel au nouveau monde. Cet appel a été entendu.—M. Henry Grinnell offrit ses navires, et le Congrès américain, de son côté, se chargea de fournir les équipages et prit le tout sous ses soins.

L'auteur consacre tout le second chapitre de son livre à décrire l'*Adrance* et le *Rescue*, deux jolis bricks qu'il trouve admirablement conditionnés pour entrer en lutte avec la mer tourmentée du pôle. Il s'arrête avec complaisance sur certains détails d'aménagement et d'équipement indispensables à ceux qui vont dans ces latitudes. Les hommes qui l'accompagnèrent sont passés en revue, et quand, le 22 mai 1850, les aventureux marins quittèrent le port de la ville impériale, leur nombre formait un total de 33.